Document generated on 07/19/2025 2:17 p.m.

Séquences
La revue de cinéma

Quatre prises sur le cinéma

Roger Frappier

Number 198, September–October 1998

URI: https://id.erudit.org/iderudit/49174ac

See table of contents

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)
1923-5100 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Frappier, R. (1998). Quatre prises sur le cinéma. *Séquences*, (198), 38–38.

Tous droits réservés © La revue Séquences Inc., 1998

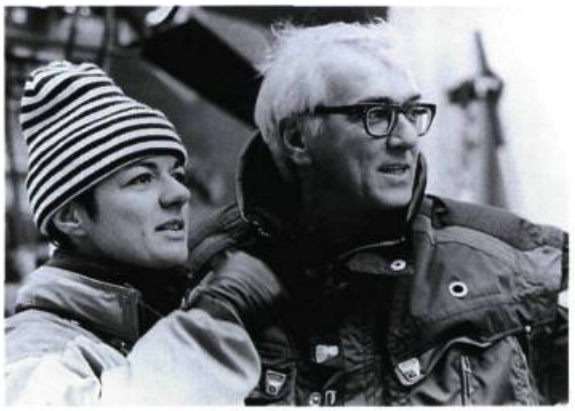
This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/



Quatre prises sur le cinéma

par Roger Frappier

Prise un. Un sentiment.

À chaque nouveau film, c'est toujours à recommencer. Établir la confiance avec le réalisateur et se battre pour trouver les fonds nécessaires à la production du film. Se battre (le mot est juste) pour créer un espace libre où le film devient possible. Protéger ce triangle de création entre le producteur, le scénariste et le réalisateur. Produire, pour moi, signifie simplement travailler avec quelqu'un. Porter à l'écran la vision d'un(e) cinéaste. Par bonheur, quelquefois cette collaboration s'installe dans la continuité. J'aime le cinéma, j'ai grandi porté par le cinéma américain et la Nouvelle Vague. Ce passage quotidien entre les films de Jerry Lewis, Arthur Penn, Stanley Kubrick et ceux de Godard, Truffaut et Resnais, peut-être est-ce inconsciemment ce que j'ai essayé de reproduire dans mon travail avec les cinéastes: raconter ces histoires d'Amérique dans une forme européenne. Et à la fin, une fois que le film existe, il faut qu'il vive dans le grand contexte international, pour briser l'isolement relatif de la culture cinématographique des petits pays face au(x) grand(s) pays. Mais c'est là le bonheur.

Prise deux. Une citation.

«Le milieu du cinéma que nous laissons à la prochaine génération est dans un état bien pire que lorsque nous avons débuté il y a vingt-cinq ans. En cela, nous avons échoué. Pourtant, je désirais très fortement l'améliorer. Je voulais transmettre un cinéma où il y aurait plus de possibilités, plus de stimulations créatrices, plus d'âme, plus de diversité. Sur ce plan-là, j'éprouve un réel sentiment d'échec.» — Francis Ford Coppola.

Prise trois. Une interrogation.

Sommes-nous encore motivés par la notion du danger, la notion du risque? Gilles Groulx, Claude Jutra, Francis Mankiewicz avaient-ils plus de liberté et moins de moyens que les cinéastes d'aujourd'hui? Avons-nous plus de moyens et moins de liberté pour faire nos films maintenant? Pourtant, je trouve qu'il manque toujours quelques jours de tournage à nos horaires de production, qu'il manque toujours quelques semaines supplémentaires de montage, qu'il manque toujours la possibilité de tourner de nouvelles scènes durant la période de montage. Pourquoi faut-il faire d'un coup un film, alors qu'on n'écrit pas d'un jet un roman (sauf peut-être Kerouac pour *On the Road*)? L'industrie grossit et le cinéma rapetisse. On n'ose plus. On n'ose plus parce qu'on sait que cela va être refusé. On n'ose plus parce qu'on sait qu'il va falloir en discourir devant de nombreux comités. Et lorsqu'on sort du pays, on rencontre quelquefois des cinéastes qui osent, on aime leurs films et on voudrait faire pareil. On se demande alors que faire pour qu'on puisse nous laisser travailler. Arrêter de nous poser sans cesse des questions sur le sens de ceci et la signification de cela. Le cinéma ne s'est pas amélioré avec tous ces comités qui posent toutes ces questions. L'œuvre est surexposée avant de voir le jour. Si on nous laissait faire, ferait-on de plus mauvais films?

Prise quatre. Un souhait.

La continuité. Comment assurer une continuité aux cinéastes de talent. Dans le sport, on décèle facilement ceux et celles qui ont du talent. Dans le cinéma, c'est la même chose. Woody Allen s'est imposé dans de nombreux pays d'Europe parce qu'il a travaillé dans la continuité. Un film par année depuis presque vingt ans et toujours plus ou moins filmé dans le même quadrilatère. Autour de chez lui et je dirais même autour de lui-même. «Ma principale motivation, dit-il, est de trouver une idée qui va me permettre d'échapper au monde réel et à la dépression pendant six mois ou un an.» Il a la liberté d'écriture, la liberté de tournage, il a la liberté de casting et la liberté de la continuité. Il existe toute une nouvelle génération qui tourne actuellement au Québec. Va-t-elle avoir les moyens des Groulx, des Jutra et des Allen? Va-t-elle pouvoir travailler dans la continuité? Va-t-elle pouvoir oser? À qui appartient la réponse? S